

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Pour faire le point

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 198-201

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Pour faire le point

Chaque jour, à des heures déterminées, sur les vaisseaux, on établit le point où l'on est de la traversée. Nous aussi, à la fin d'une année scolaire, faisons le point. Non pas tant le « point » statistique que le « point » intellectuel. Les *Echos*, et, après eux, le *Rapport*, ont noté les événements, retracé le portrait des défunts, résumé les conférences ; ajoutons le nombre des élèves : 337, dont 160 Valaisans.

Fixons quelques pensées.

On a beaucoup parlé, en cette année, de la « décadence du français », et le Département de l'Instruction publique avait demandé que tous les écoliers du Canton fissent sous l'œil du maître une composition qui lui serait transmise. Les conférences pédagogiques des instituteurs s'en sont occupées dans leurs congrès de districts.

Les *Echos* ont publié un choix des travaux de nos élèves, qui nous permet de souscrire pleinement à cette sage mise au point du *Rapport* du Collège de Sion : « Il n'est pas absolument prouvé qu'il y ait une baisse générale dans la formation française des étudiants. Il faut se garder ici de trop mépriser son temps : on devient si facilement le *laudator temporis acti, quia laudati temporis actor...* »

Nous reviendrons peut-être un jour sur cette question préalable.

« Il est cependant incontestable, continue le *Rapport* de Sion, qu'il y a une baisse de l'orthographe. A quoi tient cette lacune ? — Les causes en sont multiples; qu'on nous permette de signaler particulièrement :

1° le manque d'esprit d'observation chez l'étudiant, conséquence fatale de l'habitude funeste de tout faire « en vitesse »;

2° le désarroi des enfants et des maîtres devant certaines

grammaires françaises et certaines méthodes mal appliquées ;

3^o l'abus des lectures sportives combiné avec l'insuffisance des lectures sérieuses. Ce point nous paraît le plus grave : on lit très peu, et, quand on lit, on le fait sans discernement, on dévore n'importe quoi ; d'où anarchie intellectuelle et grammaticale. Certes, la lecture est un excellent moyen de formation, mais à la condition d'être disciplinée et dirigée. Et personne n'est mieux placé, pour exercer ce contrôle, que le professeur de français. »

En reproduisant ces lignes, la *Patrie valaisanne* signalait le manque de réflexion véritable, par paresse, et même, peut-on ajouter, la peur de la réflexion, toujours par paresse, comme raison du manque d'observation et de l'insuffisance de la lecture sérieuse.

On est étonné, en lisant les *Rapports* des divers Collèges de Suisse romande, de retrouver dans la plupart ces mêmes maladies de l'esprit.

A la clôture du Collège et de l'Ecole professionnelle de Genève, M. le Conseiller d'Etat Malche, Chef de l'Instruction publique, relève « qu'une remarque formulée de part et d'autre l'a frappé et se plaint que les élèves manquent de persévérance et de suffisante réflexion. Auraient-ils adopté la devise *Vite et mal* qui sert à trop de jeunes gens ?... » Voici d'ailleurs comment s'exprime M. Juge, directeur de l'Ecole professionnelle, dans son *Rapport* : « ... MM. les maîtres font ressortir que le travail scolaire est très gravement gêné par le manque de persévérance qui caractérise actuellement beaucoup de jeunes gens. Trop d'élèves assistent aux leçons avec la mentalité de spectateurs de cinématographes; il leur faudrait des impressions vives et variées, se succédant avec rapidité, conditions que l'acquisition d'une notion de géométrie ou d'une règle de grammaire peut rarement offrir. Même les leçons de travaux manuels souffrent de cet état d'esprit ;

on y travaille très vite, mais on ne s'y soucie pas assez de l'exactitude et de la bonne façon. Le défaut que nous signalons entrave l'enseignement. Ne risque-t-il pas de peser lourdement sur l'avenir de nos garçons ? Il semble que tous les conducteurs de la jeunesse devraient se hâter d'enrayer ce mal ».

Sur quoi M. l'abbé Raoul Snell écrit dans *La Croix* : « Il y a toujours à glaner dans ces manifestations oratoires (discours des magistrats et rapports des autorités scolaires), et il y a parfois à retenir. Cette année-ci, une critique a été formulée, et elle devait l'être : notre jeunesse s'amuse trop, et la saine pédagogie a le devoir de réagir contre ce qu'un grand évêque français appelait si bien le « système du moins possible ». Qu'est-ce à dire ? Un sentimentalisme de mauvais aloi (comme d'ailleurs tous les sentimentalismes) veut épargner à l'enfant les efforts un peu pénibles ; il multiplie récréations, promenades, sports de tout genre, et, par des dégradations inconscientes, il glisse au mépris de la vie intellectuelle. Et je sais bien que le mal n'est point absolu : à travers cette conception de l'école qui s'intitule à bon droit « moderne », s'infiltrèrent les habitudes qui sont anciennes, et, de là, des réactions plus ou moins spontanées et toujours heureuses. N'importe, une telle erreur, et si funeste, prépare une génération d'hommes paresseux et amis des plaisirs frivoles. Est-ce là ce que l'on veut ? »

Non, n'est-ce pas ? Le *Courrier de Genève* a reproduit ces lignes « judicieuses ».

Qu'à sa paresse d'observation et de réflexion, qu'à sa peur de tout effort et son désir d'émotions rapides et variées, qu'à ses plaisirs superficiels et ses lectures futiles, l'élève substitue une vigueur, une énergie nouvelle, une attention active et profonde, un effort sérieux et persévérant ; en un mot qu'il se pénètre de la gravité de sa tâche et du goût des choses de l'esprit.

Il ne faudrait pas nier toutefois l'embarras de l'élève

devant certains programmes d'enseignement dont le docteur Lesage, de l'Académie de Médecine, en France, dénonce avec vigueur les prétentions encyclopédiques. Une grande polémique sévit actuellement dans la presse française, à la suite des discussions de l'Académie de Médecine, et le Ministère de l'Instruction publique vient d'instituer une Commission chargée d'examiner quelles mesures il y aurait lieu de prendre. Le directeur de l'enseignement primaire dit que le but de l'instruction première est « *que l'enfant apprenne à apprendre, et garde ensuite le goût de la lecture et de l'étude* ».

C'est bien aussi notre pensée. Le collégien n'est pas encore le spécialiste de l'Université. Mais, pratiquement, écrit M. Vogt, rédacteur de la *Revue d'enseignement primaire et primaire supérieur*, « la pédagogie moderne se débat dans un dilemme : ou renoncer à des matières qui semblent indispensables à la vie moderne, ou surmener et, par conséquent, mutiler de jeunes cerveaux dont la capacité d'absorption ne peut indéfiniment augmenter.

« Est-il vraiment impossible de concilier ces deux termes contraires ? Il suffirait, me semble-t-il, continue M. Vogt, de *distinguer la notion essentielle*, celle que l'élève doit expérimenter et pratiquer pour pouvoir se l'assimiler, *de la notion documentaire* qu'il suffit d'apprendre à classer pour la retrouver au moment utile ».

« La distinction que propose M. Vogt est très judicieuse », note *La Liberté* qui s'occupe longuement du problème.

N'exiger du collégien que la notion essentielle, en lui apprenant à retrouver la notion documentaire, détaillée, spécialisée, qui sera d'ailleurs l'objet de son enseignement universitaire ; fortifier sa volonté, sa persévérance, et le détourner des bagatelles ; lui donner le goût des choses de l'esprit et la facilité de les cultiver par l'acquisition d'une base sûre, sur laquelle il pourra bâtir l'édifice de demain, — là doit être tout notre programme !